

LE PIONNIER CANADIEN

JOURNAL D'AGRICULTURE ET DE COLONISATION.

F. N. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.

“Cruce et Aratro.”

VOL. I.

MONTRÉAL, 1^{er} MARS 1887.

No. 1.

Le Pionnier Canadien paraît le premier et le quinze de chaque mois.

Labonnement, payable d'avance, est de cinquante centins par an. Trois abonnements pour une piastre.

Les communications concernant la rédaction du journal doivent être adressées à TÉLESPHORE BRAN, rédacteur propriétaire, 35 rue St. Jacques, Montréal.

Pour tout ce qui regarde l'administration du journal, s'adresser à M. EUS. LALIBERTÉ, N. P., au même bureau.

Sommaire du No. 1.

Prospectus.—Des soins à donner au bétail en hiver.—De la Gaspésie au lac Témiscamingue.—La société de colonisation des marchands du Canada.—François, mon ami, fais comme moi.

LE PIONNIER CANADIEN.

CE journal, comme son titre le laisse entendre, traitera des questions se rapportant à l'agriculture et à la colonisation.

Nous abordons un vaste champ de travail, et venant y prendre notre part de besogne aux côtés de nos amis qui depuis longtemps déjà se distinguent à l'œuvre, nous ne prétendons pas faire mieux qu'eux, mais simplement coopérer avec eux, dans la mesure de nos forces et de nos aptitudes, au progrès de l'exploitation du sol, moyen plus efficace de travailler à la prospérité du pays.

En ce qui concerne l'agriculture proprement dite, nous occuperons d'une manière toute spéciale des industries qui ont avec elle des rapports directs et qui exercent sur elle une influence si bienfaisante, telles que la fabrication du sucre, la betterave, la féculerie, le tissage du lin, la fabrication des engrais artificiels, etc., etc. Nous aurons dans nos colonnes une place privilégiée pour la grande industrie laitière, celle qui peut le dire, qui a imprimé à l'agriculture canadienne un développement si rapide avec lequel, depuis quelques années, elle marche dans la voie du progrès.

En matière de colonisation, tout en travaillant à faire connaître les ressources du pays en général, nous donnerons la plus large part de notre attention à la province de Québec. Quant à nos amis, nous sommes loin de blâmer le zèle que l'on déploie en faveur des régions nouvellement mises en valeur d'Ontario et du Nord-Ouest, mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans l'enthousiasme que l'on manifeste pour ces contrées lointaines, très avantageuses sans doute, on semble oublier que, dans la province de Québec, à l'exception des grandes voies de communication, sous un climat plus propice aux opérations agricoles, existent de vastes

terras incultes, fertiles au plus haut point et offrant au colon laborieux des éléments de succès tels qu'ils n'en pourraient trouver de plus sûrs dans les endroits les plus vantés d'Ontario et du Nord-Ouest.

Notre journal sera envoyé à un grand nombre de cultivateurs en France et en Belgique et s'efforcera de détourner au profit du Canada le courant d'émigration qui, sans atteindre des proportions considérables, part néanmoins chaque année de ces pays, se dirigeant vers les Etats-Unis et vers les contrées de l'Amérique du Sud. Nous croyons qu'un journal qui, tout en faisant connaître les ressources du Canada aux populations rurales de la France, de la Belgique et de la Suisse, les initierait aux conditions dans lesquelles s'exerce notre agriculture contribuerait beaucoup à attirer ici une classe d'émigrants qui nous seraient très utiles en même temps qu'ils trouveraient au milieu de nous des avantages que ne peut leur assurer aucun autre pays du continent américain.

La devise que nous avons adoptée indique clairement dans quel esprit nous entendons rédiger notre journal. Nous nous efforcerons de lui mériter l'honneur de devenir l'organe de ces admirables sociétés diocésaines de colonisation et de ces cercles agricoles qui, avec la croix pour égide et nourris du zèle de notre patriotique clergé, changent en populeuses paroisses nos immenses solitudes et travaillent avec tant de succès à l'avancement de l'agriculture canadienne.

TÉLESPHORE BRAN.

Des soins à donner au bétail en hiver.

Il devient moins commun, Dieu merci, lorsqu'on voyage dans la campagne pendant la saison d'hiver, de rencontrer par-ci par-là de ces troupeaux d'animaux étiques, au poil sale et bouleversé, portant tête basse et qui se tiennent groupés autour de quelque misérable tas de paille auquel ils demandent à la fois le gîte et le vivre. La lumière se fait chez nos cultivateurs et ils comprennent de mieux en mieux combien c'est pauvre économie que de laisser dépérir leur bétail pendant la mauvaise saison et de sacrifier ensuite la moitié de l'été à lui faire recouvrer ce qu'il a perdu pendant l'hiver.

Mais nous ne renonçons que trop facilement encore aux bénéfices que le bétail est capable de rapporter pendant les cinq ou six mois de l'année qu'il passe à l'étable. Il ne suffit pas, pendant ce temps, de l'empêcher de mourir, ni même de le tenir à point : il faut qu'il continue de produire. Il n'y a pas de raison pour que, pendant l'hiver, la vache laitière ne continue de nous donner son lait, ni que l'animal à l'engrais ne gagne en embonpoint. Il en coûte quelque chose

sans doute, pour obtenir ce résultat, mais est-il une saison dans l'année où le cultivateur récolte sans coût ni travail ?

Devenons donc moins prodigues de notre paille dans la mangeoire de nos animaux et ménageons la moins dans leur litière ; ils ne s'en trouveront pas plus mal, tant s'en faut, et notre tas de fumier aura tout à y gagner, et cela à l'avantage de nos futures récoltes, surtout si nous savons bien l'aménager et l'employer à propos.

Mettons de côté l'habitude de faire sortir nos animaux pendant les grands froids pour les mener boire : elle n'a rien de bon. Pratique désagréable pour nous, elle occasionne chez eux une déperdition de calorique qui ne peut se compenser que par une plus grande consommation d'aliments et cela sans aucun profit pour nous. Evitons aussi de leur donner de l'eau trop froide, même à l'étable : il est mieux de n'abreuver les animaux, en hiver, qu'après avoir laissé séjourner l'eau quelque temps à l'étable ou bien on en relève la température au moyen d'un peu d'eau chaude. Quelque soit le procédé de notre choix, notre bétail se trouvera bien de son emploi et notre tiroir à recettes aussi. Remarquons bien que tenir le bétail à l'étable ne veut pas dire le garder hermétiquement enfermé au milieu d'une atmosphère stagnante ; il y a moyen de lui faire respirer un air pur sans le mettre dehors.

Ne laissons dormir ni la brosse ni l'étrille, la peau de nos animaux ne sera pas seule à bénéficier de leur fréquent usage. Sous l'effet de ce stimulant trop peu apprécié, leur estomac digérera et mettra à profit une plus grande masse de nourriture ; nous n'aurons rien à y dire puisque, d'abord, nous avons pris la résolution de bien nourrir notre bétail et qu'ensuite, ce n'est que la nourriture que l'animal ne digère pas qu'on peut appeler perdue. D'accord avec l'expérience, le raisonnement démontre en effet que, plus on peut faire absorber d'aliments à un animal dans un temps donné, pourvu toutefois que l'on n'outrepasse pas la limite de ses facultés digestives et assimilatrices, plus grands sont les bénéfices qu'on en retire.

Une nourriture exclusivement sèche, fût-elle composée du foin le meilleur et des farineux les plus riches, ne peut produire que des résultats à demi-satisfaisants. Quelle mine ferions-nous si nous étions obligés de passer tout un hiver au pain et à la viande, fussent ils de premier choix ? Comme nous aurions hâte de voir arriver Pâques avec ses primeures, produits de nos couches-chaudes ! Hé bien, ainsi que les gens, les bêtes ont leurs goûts ; et le goût favori du bétail en hiver c'est, pour le cheval, quelques bonnes grosses carottes bien conservées et bien succulentes entre une ration de foin et une ration d'avoine, ou bien en mélange avec celle-ci ; pour les bêtes à cornes, un fourrage vert quelconque, choux, navets, bléd'inde ensilé mais surtout de ces betteraves à sucre si apéritives et si nourrissantes, mais encore si peu connues. Que n'imitons-nous ces cultivateurs soigneux qui, loin d'exposer leurs animaux au froid en les menant à la rivière, leur donnent de véritables soupes composées d'un mélange de betteraves, carottes, navets et patates, le tout cuit à point et relevé de bonne moulée. Aussi, pas de saison morte pour eux, mais production abondante de lait et de viande en tout temps et, à la fin de l'hiver, des animaux en parfait état, à l'œil vif, à la peau luisante, frais comme au sortir des pâturages.

De la Baie des Chaleurs au Lac Témiscamingue.

Si, de la Baie des Chaleurs, à l'extrémité Est de la province de Québec, on se rendait en droite ligne à la tête du lac Témiscamingue, aux limites opposées de la même province, on passerait à 75 milles au nord de Québec, à 175 milles de Montréal et à 160 milles à peu près d'Ottawa. Cependant, sur ce long parcours de plus de 700 milles, on trouverait partout un sol fertile et facile à cultiver, un climat favorable, des lacs et des rivières navigables sur de grandes distances, en un mot tout ce qu'il faut pour assurer le succès de la colonisation. Voilà un avancé qui va sans doute trouver plus d'un incrédule et qui ne manquera pas à faire hausser les épaules aux sceptiques qui prétendent que le Bas-Canada n'a de bon à coloniser que sa partie Sud avec la région des cantons de l'Est et pour qui St. Jérôme dans Terrebonne, est la dernière étape sur la route du pôle nord. Mais nous avons à l'appui de notre opinion le témoignage d'hommes instruits et sérieux, et en attendant que nous fassions une étude plus approfondie de ces vastes territoires, nous allons y jeter par-ci par-là un rapide coup d'œil et nous verrons qu'il y a dans le Bas-Canada place pour plusieurs provinces riches et populeuses.

En remontant la Baie des Chaleurs, nous côtoyons au nord la Péninsule de la Gaspésie, formée des comtés de Gaspé, Bonaventure et Rimouski et aussi étendue à elle seule que le royaume de Belgique avec sa population de près de 6,000,000 d'habitants.

L'opinion n'est que trop accréditée que le climat de la Gaspésie est froid et inclement ; que son sol, couvert de rochers dénudés, est peu généreux ; que ses forêts inaccessibles n'ont rien à offrir au commerce ; que cette région enfin n'est bonne à habiter que pour une population de pêcheurs rudes et grossiers : opinion erronée en tous points. La Gaspésie a un sol excessivement fertile et très bien adapté aux opérations agricoles ; son climat est splendide et peut même passer pour l'un des plus beaux de tout le Canada ; ses larges rivières qui fourmillent de poissons pourraient devenir à peu de frais autant de voies de transport de première classe ; ses immenses forêts, peuplées d'essences utiles, sont capables d'alimenter pendant longtemps un commerce très étendu.

M. Alexandre J. Russell, qui a eu l'occasion de bien étudier le pays et dont l'opinion est digne de tout crédit, s'exprime ainsi à l'égard de la région avoisinant la Baie des Chaleurs : "Le comté de Bonaventure, situé sur la Baie des Chaleurs, grâce à la supériorité de son sol et de son climat, mais surtout à cause de ses moyens faciles de communication avec l'Europe, offre à la colonisation autant d'avantages que les cantons de l'Est et vaut presque toutes les meilleures contrées de l'Ottawa. Son sol se compose d'une marne riche et généreuse, exempte de pierres ; il n'est incultivable que là où la charrue ne peut passer. Il produit d'abondantes récoltes de blé de printemps, d'avoine et d'orge d'un rendement plus fort à l'acre et de meilleure qualité que les récoltes obtenues dans les comtés du St. Laurent.

"On peut dire la même chose de la côte de Gaspésie dont les pêcheries sont très productives.

"L'intérieur du pays, en gagnant vers le St. Laurent

long de la ligne adoptée par le major Robinson pour la localisation de l'Intercolonial, présente partout un sol généralement fertile et propre à la culture, autant que je puis en juger par l'expérience que j'en ai eue dans la construction de cent milles de chemin.

"C'est là la région la plus salubre et la plus pittoresque qu'il soit possible de trouver dans les limites de la Puissance. La température de l'hiver y est de dix à quinze degrés plus élevée qu'à Québec et la brise qui souffle du côté de la mer, en été, vient rafraîchir ses riches vallées et les flancs arrondis de ses collines.

"Les rivières peuvent y être remontées sans interruption depuis leurs embouchures presque jusqu'à leurs sources par de larges chalands remorqués au moyen de chevaux et le freight de ses ports pour l'Europe coûte environ une piastre par tonne de moins que de Québec. Soit sur terre, soit sur mer, le colon qui s'établit dans ces parages est sûr d'y trouver matière à son activité."

"Les comtés de Gaspé et de Bonaventure, dit à son tour le commandant Lavoie, seraient à l'heure qu'il est les plus prospères du pays si, dès l'abord, le riche marchand et le pêcheur avaient compris, comme ils le comprennent maintenant, toute l'importance qu'il y a, non-seulement pour eux-mêmes mais pour le pays en général à se livrer à la culture du sol, surtout lorsqu'il est si facile d'en maintenir la fertilité.

"Cette région qui a un développement de côtes de deux cent vingt-quatre milles, offre les plus grandes facilités possibles pour la pêche. Avec un sol égal à ce qu'il y a de mieux dans le pays, le colon y rencontre des avantages qu'il ne peut trouver ailleurs. Le sol et la mer lui procurent abondance de vivres et il peut arriver à la richesse en quelques années s'il sait bien ordonner son temps et son travail."

Enfin, M. J. C. Langelier, avocat distingué de Québec, qui a voyagé pendant plusieurs années dans la Gaspésie dans un but d'étude autant que d'agrément, termine ainsi une magnifique esquisse qu'il a publiée sur cette partie du Bas-

"La Gaspésie offre à l'émigrant des avantages incontestables; elle lui assure non-seulement sa subsistance dès son arrivée, mais lui promet de pouvoir s'y créer en peu de temps un patrimoine respectable, d'assurer l'avenir de ses enfants et même d'arriver à la fortune. Comment pourrait-il en être autrement dans une région où abondent des ressources de toutes sortes. Le sol y est partout fertile et riche, égal au meilleur sol du pays; les forêts avec leurs richesses permettent de faire un commerce étendu et profitable; la pêche y est abondante, facile, ouverte à tous et sûre de trouver un placement pour ses produits.

"Sous aucun rapport on ne peut trouver de pays plus avantageux que la Gaspésie, spécialement la région voisine de la Baie des Chaleurs. Les chemins y sont bons, les moyens de transport aisés et peu coûteux, le climat sain, et des mieux adaptés à l'agriculture; les paysages y sont magnifiques, on y trouve des églises, des écoles, une administration civile et religieuse qui ne laisse rien à désirer; enfin, une population paisible, morale, honnête et sympathique. En un mot tout s'y rencontre pour rendre la vie douce et agréable."

Pour ceux que des témoignages aussi importants ne suffiraient pas à convaincre et qui ont besoin de toucher pour croire, nous ajouterons que, pendant l'automne de 1885, on pouvait admirer dans les bureaux de la "Minerve" à Montréal, des échantillons de pommes de terre, de carottes, de betteraves et de navets provenant de la Pointe St. Pierre, à l'extrémité de la Gaspésie et que, en quoi que ce soit ils n'avaient rien à redouter de la comparaison avec les produits choisis de la culture du Nord-Ouest que l'on fait passer sous nos yeux avec grand renfort de réclame. Nous rappellerons aussi que, lors de la première exposition internationale qui eut lieu à Londres en 1851, c'est le blé de la Gaspésie qui a obtenu le premier prix et enfin que, en 1878, le Gouvernement de Québec ayant fait faire par toute la province des expériences sur la culture de la betterave à sucre, ce sont les racines envoyées au Département de l'Agriculture par le comté de Bonaventure qui, à l'analyse, ont accusé la plus haute richesse saccharine.

(à continuer)

La Société de Colonisation des Marchands du Canada.

S'il est une erreur souverainement regrettable que l'on voit se commettre tous les jours, c'est bien celle de ces malheureux illusionnés qui, fils de cultivateurs, mais n'appréciant pas le mérite de leur état et rêvant d'élever leur position sociale, désertent les champs et s'en vont dans les villes demander au commerce la réalisation de leurs rêves. Les avantages apparents qu'ils y trouvent chez les négociants de gros ne font, trop souvent, que les confirmer dans leurs illusions et les voilà qui se lancent dans un négoce quelconque, vie pleine de soucis et d'amères déceptions, aux longues journées d'ennui où il faut attendre la clientèle, aux nuits sans repos où le sommeil est troublé par de stérils calculs.

Quelques-uns de ces jeunes gens réussissent: c'est le très-petit nombre. Les autres, soumis à un travail d'esclave, au milieu de tourments d'esprit dont eux seuls connaissent toute l'étendue, condamnés par leur fausse position à afficher un bien-être dont ils ne jouissent pas, traînent plus ou moins longtemps une vie vraiment misérable. Mais le résultat est inévitable: un peu plus tôt, un peu plus tard, la ruine se présente et voilà autant d'hommes qui, doués de précieuses facultés, auraient pu se rendre utiles à leur pays, mais qui, pour avoir fait fausse route, se trouvent maintenant sans ressources et sans grande espérance de pouvoir se relever. Car toutes les positions sont encombrées dans nos villes, la concurrence y atteint en tout ses extrêmes limites.

Cependant, au milieu des débris de ses illusions, l'amour propre reste au malheureux ruiné; il se sent bien le désir et le courage de se livrer à tout travail, si humble qu'il soit, pour subvenir à la subsistance des siens, mais comment le faire sous le regard trop souvent ironique de ses anciens concurrents, dont le sort n'est pas encore aussi malheureux que le sien? Une ressource se présente, l'exil; et l'on court mettre au service d'un peuple voisin, peu sympathique à notre race, un courage et des talents qui, s'ils avaient été bien appliqués dans notre pays, auraient conduit à la fortune ceux qui en sont doués.

Voilà un tableau que plus d'un lecteur trouvera sans

doute fantaisiste, mais qu'il veuille bien observer ce qui se passe autour de lui et il se convaincra facilement que nous y avons laissé de côté les ombres les plus noires; qu'il interroge les anciens du commerce, ceux-là qui ont survécu aux fluctuations des affaires et qui sont du petit nombre, et ils lui apprendront combien de leurs confrères, entrés en lice avec eux, ont mordu la poussière. Et que l'on n'aille pas s'imaginer qu'il n'en soit ainsi que dans notre pays; nous pouvons citer ici l'opinion d'un écrivain des Etats-Unis qui assure que, durant une période d'un quart de siècle, deux pour cent au plus des hommes d'affaires de la grande métropole commerciale du Nouveau Monde, New-York, sont arrivés à un état d'indépendance qui leur permette de se retirer dans la vie privée et d'y jouir en paix du fruit de leurs travaux. Un autre écrivain du même pays mentionne le fait que deux directeurs de l'une des principales banques de Boston, après de minutieuses recherches entreprises et menées en commun, sont arrivés à la certitude que, parmi les marchands qui avaient tenu des comptes ouverts avec cette banque depuis quarante ans, six seulement sur mille avaient échappé à la banqueroute ou n'avaient pas fini leurs jours dans la pauvreté.

Combien plus réjouissant est le tableau que présente cette carrière d'un autre genre qui s'exerce hors des villes, au sein des paisibles campagnes et qui a le sol pour assises, l'air, le soleil et le nuage pour auxiliaires et pour objet le bien-être de l'humanité toute entière! Combien plus heureux est le sort du cultivateur pour qui la concurrence ne peut jamais être meurtrière, à qui l'épouvantable spectre de la banqueroute est inconnu et dont la vie se passe dans une succession de travaux sains et agréables, de jouissances pures et légitimes!

"Si l'on osait former un choix en matière de destinée, a dit un homme éminent mort depuis peu en France, M. le comte de Falloux, c'est probablement la vie des champs qui tromperait le moins d'espérances. Le vrai campagnard est en même temps actif et sédentaire; sensible à l'honneur, inaccessible à l'ambition, il sert son pays sans quitter son foyer. Son corps est robuste parce que son âme est paisible. Jette-t-il son regard en arrière, il retrouve assurément des soucis ou des peines, mais point de regrets."

Parmi les hommes d'affaires et les membres des professions libérales qui, fatigués d'un labeur ingrat, soupirent après un changement de position, il y en a beaucoup qui, appréciant à la suite de leurs revers les solides avantages de la culture du sol, iraient planter leur tente au sein de la forêt. Là, par leur courage aidé de leurs talents, ils ne tarderaient pas à atteindre un état d'indépendance qu'ils avaient vainement espéré de trouver dans les villes. Mais la perspective peu engageante des premières années de la vie de colon les effraie et les ébranle et, faute de pouvoir faire mieux, ils se résignent à continuer leur pénible labeur et leur vie pleine de soucis, se débattant contre le sort qui les étreint jusqu'à ce qu'ils succombent et que leur ruine soit complète. Alors, comme nous l'avons dit, ils prennent la route des Etats-Unis, le refuge habituel des déclassés de toutes conditions.

Justement alarmés de la gravité d'un pareil état de choses et désirant y porter remède, quelques riches marchands de

Montréal ayant à leur tête M. L. E. Beauchamp, viennent de faire preuve d'un esprit d'entreprise et de patriotisme peu ordinaire en jetant les bases d'une société dont le but est de faciliter à ceux qui en feront partie les moyens de s'établir sur les terres nouvelles. Cette association, qui porte le nom de *Société de colonisation des marchands du Canada*, compte recruter ses membres parmi la classe commerciale, les professions libérales et aussi parmi les artisans de nos villes. Les directeurs actuels en sont MM. L. E. Beauchamp, L. N. Dupuis, F. X. Moisan, J. C. Beauchamp et Arthur Robitaille, tous bien connus à Montréal et y jouissant d'une légitime considération. Ces messieurs se sont mis sérieusement à l'œuvre et se sont déjà assuré une réserve de cinq mille acres de terre sur les bords du beau lac Témiscamingue, où les défrichements vont commencer dès le mois de mai prochain. Le choix qu'ils ont fait de cette localité pour débiter dans leurs opérations est des plus heureux: la région du Témiscamingue est reconnue pour être très fertile, facile à mettre en culture et le climat y est tout à fait favorable. C'est là que s'établit la colonie française fondée par le célèbre géographe Onésime Reclus et qui compte parmi ses membres, en France, les sommités de la science, de la finance et du commerce. Le pays du Témiscamingue sera un jour le pivot sur lequel s'appuiera la race canadienne-française dans son évolution vers l'Ouest et on peut dès aujourd'hui lui prédire de brillantes destinées.

Nous avons attentivement étudié l'organisation de la *Société de colonisation des marchands du Canada*, et nous avons été tellement frappés de l'importance du but qu'elle poursuit; les moyens qu'elle compte mettre en œuvre pour arriver nous inspirent une telle confiance, que nous avons pris la résolution de la faire connaître dans tous ses détails à nos lecteurs, convaincus que nous nous rendrons ainsi utiles à plusieurs d'entr'eux. Nous les tiendrons régulièrement au courant de ses travaux et de ses progrès.

François, mon ami, fais comme moi.

Tout ce que tu viens de me raconter, mon ami François, peut s'appliquer mot pour mot à la situation dans laquelle je me trouvais il y a cinq ans; c'est absolument comme si tu passais aujourd'hui sur mes traces. Comme toi, j'avais femme et enfants à faire vivre; j'étais ambitieux et j'avais à cœur d'améliorer notre sort. Jeune encore, ayant bon pied, bon œil, du nerf au bras et du courage au cœur, je me demandais pourquoi, comme d'autres que je connaissais, je ne pourrais pas amener ma famille à l'aisance, à la fortune même. Et j'entrepris de faire des économies; oui, mon cher, des économies, avec cinq bouches à nourrir, un loyer à payer et sept piastres de revenu par semaine lorsque j'avais la chance de ne pas manquer d'ouvrage. Je retranchai chez moi toute dépense non jugée strictement nécessaire; mais le malheur s'en mêla. Dans le courant de l'année, l'un de mes enfants fit une longue et coûteuse maladie; le fabricant pour qui je travaillais tomba en mauvaises affaires, ce qui fut cause que je perdis beaucoup de temps, si bien que, après douze mois de patiente épreuve, presque de privations, lorsque je fis le relevé de ma situation, je me trouvai plus pau-

vre que jamais. L'hiver s'annonçait mal ; je devins soucieux.

Un soir, après une longue journée de chômage, je me tenais assis dans un coin de la chambre, plongé dans d'amères réflexions. Les enfants essayèrent de me faire prendre part à leurs jeux, selon leur habitude, mais je n'avais nulle envie de me récréer : la veillée fut triste et longue. Lorsque les petits furent endormis, ma femme s'approcha de moi. " Tu as du chagrin, mon ami, me dit-elle, et tu ne me dis pas le sujet de tes soucis, mais, va, je l'ai deviné : la famille augmente, les enfants grandissent et tu crains que ton travail ne suffise pas à les élever comme tu le voudrais."

Je ne répondis pas, mais mon regard montra à ma femme qu'elle m'avait compris.

" Tu as bon courage et bonne volonté, continua-t-elle, et je sais où il fait bon travailler : jamais l'ouvrage n'y fait défaut et l'ouvrier est sûr d'y toucher le prix de son labeur."

" Tu veux sans doute me bercer d'illusions, lui dis-je, et tu crois pouvoir par là dissiper mes inquiétudes ; s'il en est ainsi, tu te trompes et tu fais mal."

" Eh ! quoi, interrompit-elle, as-tu donc oublié l'histoire du cousin Pierre et n'as-tu pas remarqué, lorsqu'il est venu nous voir il y a une couple de mois, comme il avait l'air heureux et à son aise et comme sa femme et ses enfants étaient brillants de santé ? Voilà trois ans seulement qu'il a quitté la ville pour aller s'établir dans la forêt et ne t'a-t-il pas déclaré lui-même qu'il n'abandonnerait pas sa position actuelle en échange d'un salaire de douze piastres par semaine à Montréal ? Pourquoi ne ferions-nous pas comme le cousin Pierre ; tu ne le crains pas à l'ouvrage et je puis en montrer à la cousine Josephite sur le chapitre des poules et des vaches !..."

Ce fut une véritable inspiration. Comme sous le coup de l'éclair, le nuage qui pesait sur ma pensée se dissipa. J'étais debout, serrant ma femme dans mes bras, riant, l'embrassant : " C'est la sagesse qui parle par ta bouche, lui disais-je, allons demander à la culture du sol l'aisance et la tranquillité qu'on ne peut trouver sous le toit de nos manufactures."

Cette nuit là, je fus longtemps sans fermer l'œil, et lorsque, vaincu par la fatigue, je tombai endormi, ce fut pour faire les rêves les plus incohérents. J'assistai d'abord à l'affreux spectacle d'un malheureux ouvrier broyé par une machine, puis, comme par enchantement, je me trouvai transporté au milieu de vastes champs bien enclos : la moisson jaunissante se courbait sous le souffle du vent et de magnifiques troupeaux y broutaient paresseusement l'herbe fine et touffue ; de nombreux ouvriers vauquaient aux divers travaux de la récolte et c'est à ma voix qu'ils obéissaient : j'étais l'heureux possesseur de toutes ces richesses.

Dès le matin même je partis pour St. Jérôme où habite le dévoué pionnier des cantons du Nord, le digne curé Labelle à qui tant d'heureux colons sont redevables de leur bonheur. Après une heure de conversation avec lui, mon plan d'opération était tout tracé et mon choix était fait parmi tant de belles terres qui sont là, improductives dans la forêt, n'attendant que le travail de l'homme pour se couvrir de riches moissons.

Et huit jours après, je mettais pied à terre ici même, avec toute ma famille. On touchait alors à la fin de novembre ; la saison était peu avantageuse, nos ressources étaient limitées, mais j'avais confiance en Dieu et, encore une fois, le travail et la fatigue ne m'effrayaient pas.

Il y avait près d'ici deux braves colons qui, dès notre arrivée, vinrent nous offrir leur aide en ce qu'ils pourraient nous être utiles. Je dois te dire, mon ami François, qu'en aucun lieu les devoirs de la confraternité ne sont mieux compris ni mieux mis en pratique que parmi les colons de la forêt qui, aux prises avec la nature, comprennent qu'ils se doivent mutuellement assistance dans leur isolement. Avec l'aide de mes nouveaux voisins, je me mis immédiatement à l'œuvre pour nous bâtir une maisonnette. Les plans n'en furent pas longs à concevoir et leur exécution marcha bon train tellement que, deux jours après notre arrivée, nous avions la douce satisfaction de nous installer chez nous. Notre habitation n'était pas encore finie, mais elle était logeable et avec le temps je me proposais bien de l'améliorer, même de l'embellir. Telle qu'elle était, nous y trouvâmes le bonheur : nous n'avions plus de loyer à payer ; à quelques pas de notre porte coulait l'eau d'une source, claire et pure comme du cristal, et qui fait aisément oublier l'eau, quelquefois peu limpide, qu'à Montréal on ne se procure qu'au prix de tant d'argent ; partout autour de nous du bois en abondance, du gibier dans la forêt, du poisson dans les lacs et de la terre qui ne demandait que de l'air et du soleil, avec quelques gouttes de nos sueurs pour produire et nous donner enfin cette douce aisance après laquelle j'avais si longtemps soupiré.

Je ne tardai pas à attaquer la forêt et ce fut aux cris de joie de toute ma famille présente que le premier arbre se renversa sous les coups de ma hâche en faisant entendre un craquement formidable. Nous nous associâmes, mes deux voisins et moi, dans nos travaux de défrichement : ainsi réunis, nous parvenions à vaincre aisément des difficultés que, isolés dans nos efforts, nous n'aurions surmontées qu'au prix de beaucoup de temps et de travail. Aussi la besogne marchait bien ; l'éclaircie s'élargissait de semaine en semaine autour de notre demeure et je me sentais une ardeur incroyable au travail. Le soir, je me reposais au milieu des miens : assis autour d'une bonne grosse bûche bien sèche, qui inondait la maison de chaleur et de lumière, nous causions de l'avenir, de la manière dont nous allions ensemençer notre terrain et nous calculions déjà le produit probable de nos récoltes. Que d'agréables soirées nous passâmes ainsi ! Vraiment, mon ami François, je regrettais d'avoir perdu tant de temps à travailler dans les manufactures et je plaignais le sort de tant de malheureux qui traînent au sein de nos grandes villes une vie si misérable alors que la Providence tient ici en réserve, pour ceux qui veulent en jouir, tant de véritable bonheur.

Un jour par semaine, je laissais mes travaux et, armé de mon fusil ou de mes instruments de pêche, je m'enfonçais dans la forêt et plus d'une fois je dus renoncer à emporter en un seul voyage le produit d'une journée de chasse. Je pus ainsi ménager nos provisions et attendre, sans craindre de trop dures privations, les premiers fruits de mes travaux.

Au milieu de nos paisibles jouissances que rien ne venait

troubler, l'hiver passa vite et nous arrivâmes au temps des semailles presque sans nous en apercevoir. Ma femme, toujours prévoyante, avait emporté toute une collection de graines potagères et à peine la neige était elle disparue que nous commencions les préparatifs d'un jardin digne de ce nom. Les premiers travaux terminés, ma femme se chargea du reste : c'est au jardin qu'elle voulait initier nos enfants aux travaux de la terre et elle s'y installa comme en son domaine, me promettant plus d'une surprise. Elle tint parole : grâce aux soins dont il fut l'objet, ce jardin devint pour notre table un précieux appoint et nous y trouvâmes de bonne heure une source de jouissances que trop de colons, même d'anciens cultivateurs, n'apprécient pas suffisamment.

Je me trouvais, de mon côté, en présence de cinq arpents à ensemercer et ce n'était pas un calcul aisé que d'ordonner l'ordre de mes cultures de manière à tirer le parti le plus avantageux de ma situation. Isolé comme je l'étais, sans moyens de transport, le grain comme récolte principale ne pouvait me convenir ; j'avais d'un autre côté à pourvoir au plus tôt et le plus efficacement possible à l'entretien de ma famille et je conclus que ce que j'avais de mieux à faire était d'utiliser la plus grande partie de mon terrain en vue de l'alimentation, pendant l'hiver, de quelques bonnes têtes de bétail producteur. Voici comment, en conséquence, je repartis mes semailles : un arpent en patates ; un arpent en betteraves ; un autre en blé d'inde, un demi arpent en carottes et navets et le reste en blé, orge, avoine, pois et sarrasin avec addition de graine fourragère.

De bonne heure au printemps nous fîmes l'acquisition d'une douzaine de poules qui ne tardèrent pas à nous être d'une grande utilité et peu après nous nous trouvâmes en état d'acheter une de ces bonnes petites vaches canadiennes si peu exigeantes, mais si généreuses en retour des soins qu'on leur prodigue.

Comme tu le vois, mon cher François, notre position s'améliorait rapidement et je puis même dire que, à partir du moment où notre jardin donna ses premiers produits, nous ne connûmes plus de véritable privation.

Dieu bénit nos premiers travaux : la récolte fut magnifique, ma femme fut en état de faire, à l'automne, une bonne vente des produits de la basse-cour et nous eûmes la satisfaction de pouvoir donner une Compagne à la petite vache canadienne qui nous donnait tous les jours de si bon lait et qui nous regardait avec tant de douceur tout le temps que nous procédions à sa toilette, car il ne se passait pas de journée sans qu'elle ne fût brossée des pieds à la tête, et elle était belle, que c'était plaisir de la voir.

Lorsque l'hiver arriva, le second que nous allions passer dans la forêt, nous avions, comme on dit, du pain sur la planche pour toute la saison et nous n'éprouvions aucun souci sous le rapport du chauffage. Nous comptions dans notre étable deux vaches dont le produit suppléait bien au-delà des besoins de la famille, douze poules bonnes pondeuses et une trentaine de poulets destinés les uns à garnir notre table aux jours de fêtes, les autres à accroître la récolte des œufs la saison prochaine ; nous avions en grange des vivres suffisants pour nourrir nos animaux pendant au moins sept mois et nous comptions faire prochainement l'acquisition

d'une couple d'agneaux dont la laine, au printemps, saurait trouver son utilité sous les doigts de ma femme ; enfin l'étendue de mon terrain cultivable s'était accrue de quatre arpents. Aurais-je jamais pu, après douze mois de travail en ville, arriver à un résultat aussi satisfaisant ?

Maintenant que nous nous sentions à l'abri du besoin, notre second hiver dans la forêt nous parut plus court encore que le premier ; j'ensemenciai quinze arpents de terre au printemps et je pus dès lors consacrer une partie de mon temps à l'embellissement de notre demeure. Nous choisîmes le site où plus tard s'élèverait notre résidence définitive et je commençai dès l'instant à y faire des plantations d'arbres fruitiers et d'arbres d'ornement. Cette double rangée d'érables qui borde l'allée conduisant au grand chemin, de même qu'une partie du verger qui s'étend à côté ont été plantées le second printemps de notre séjour en ces lieux.

Depuis, je pratique le reboisement chaque année et c'est ce qui explique la symétrie avec laquelle sont disposés les jeunes arbres qui entourent notre propriété. C'est une grande erreur que commettent malheureusement trop de colons que d'abattre sans réserve tous les arbres qu'ils rencontrent dans leurs travaux de défrichement. S'ils ne les remplacent pas, ils se privent volontairement de grandes jouissances et aussi, je crois, pour l'avenir d'une source de revenus importants.

Une seconde fois nous vîmes mûrir la moisson, puis la récolte se fit abondante et de bonne qualité. L'hiver revint et nous procédâmes à notre troisième inventaire : cette fois, nous touchions au superflu. Notre bétail se composait de trois vaches avec une jeune génisse de belle venue ; six moutons et deux porcs dont l'un, tout rondlet, touchait au terme de ses jours ; nous comptions de plus une vingtaine de poules en plein rapport. Les produits de nos animaux trouvaient un placement facile et avantageux et nous envisagions l'avenir avec plus de confiance que jamais. Je voyais sans inquiétude augmenter ma famille et je ne pouvais assez remercier Dieu de m'avoir placé au sein de tant de richesses.

Ainsi continuèrent de marcher les choses jusqu'aujourd'hui où, après cinq ans de séjour ici, nous nous trouvons dans la position enviable où tu nous vois. Nous avons abandonné notre maisonnette pour venir habiter cette nouvelle demeure, plus vaste, mieux construite et plus agréable où j'ai le plaisir de te recevoir, mon cher François. A part d'avoir tous bien vécu et d'avoir joui de la plus brillante santé au sein d'un air pur et vivifiant, nous n'abandonnerions pas ce que nous possédons aujourd'hui ici pour deux fois le prix de cinq années de travail en ville, et j'oserais presque ajouter que j'entrevois dès à présent la fortune sur mon chemin. Et puisque tu te plains de ton sort en ville, toi qui as une famille à faire vivre honorablement, des enfants à élever à l'abri du vice, dans la crainte de Dieu et dans l'amour du travail, si le profond attachement qui nous unit m'autorise à te donner un conseil, François, te dirai-je, François, mon ami, fais comme moi.

 Les amis de notre journal contribueraient grandement à son succès en nous donnant leurs commandes pour impressions, reliure, etc.

En traitant avec les personnes qui annoncent dans le "Pionnier Canadien," les amis du journal contribueraient beaucoup à sa prospérité en leur faisant remarquer qu'ils ont lu leur annonce dans ses colonnes.

AUX MÈRES DE FAMILLE

La médecine, si puissante à soulager les maux dont pâtit notre faible nature humaine, s'était trouvée jusqu'aujourd'hui presque sans ressources devant les souffrances de la femme sur le point de devenir mère. Un habile praticien de nos jours, plus heureux que ses confrères, a pu enfin combler cette lacune de l'art : sa précieuse découverte, connue sous le nom de *Poudre Magique* ou *Liquide Préparatoire* et qui agit à la fois comme préventif contre les accidents, comme soulagement et comme réconfortant, a été reconnue infaillible dans tous les cas où il en a été fait usage et elle a été proclamée telle par plusieurs membres éminents de la Faculté.

Cette préparation est *parfaitement inoffensive* n'étant entièrement composée que de matières purement végétales, bien connues des médecins et d'un usage journalier dans le traitement de diverses maladies.

La *Poudre Magique* et les *Pilules Anti-Émétiques* contre les nausées et les vomissements sont en vente à Montréal, chez LAVIOLETTE ET NELSON, 1605 rue Notre-Dame et 113 rue St. Laurent.

L. R. BARIDON, 795 rue Ste. Catherine, coin de la rue St. Denis.

PICHAULT ET CONTANT, coin des rues Notre-Dame et Bonsecours.

Dr. J. LEDUC & CIE, 2033 rue Notre-Dame, coin carré Charboillez.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, et chez tous les principaux pharmaciens de la Puissance.

On recevra une circulaire explicative avec certificats, en écrivant Boîte 144 B. P. Montréal.

A tous ceux qui souffrent, le REMÈDE RAYMOND promet un soulagement prompt et certain.

Lisez et soyez convaincus :

Monsieur, — Je me fais un devoir et un plaisir de certifier que le remède que vous vendez sous le nom de "Raymond's Real Pain Remedy," est certainement ce que vous l'annoncez ; je m'en suis servi pour un violent mal de gorge et m'en suis trouvé très bien. Je ne puis faire autrement que de le recommander comme un des meilleurs remèdes de famille.

J. C. DUBOIS, Ptre., curé de Rawdon.

J'ai fait usage du "Raymond's Real Pain Remedy." Je le recommande beaucoup aux familles, car il procure de grands soulagements dans un grand nombre d'affections douloureuses.

O. SÉGUIN, Ptre., curé de Ste. Cunégonde.

Demandez au propriétaire, C. A. RAYMOND, 42 rue Bonsecours, Montréal, une circulaire indiquant, avec de nombreux certificats, la liste des affections sur lesquelles agit son merveilleux remède.

Prix du remède : 25 centins pour 2 bouteilles.

L'INCONTESTABLE SUPÉRIOTÉ DES
COFFRES-FORTS

DE
GOLDIE & McCULLOCH

est reconnue par les milliers de marchands, cultivateurs, hommes de professions et gens d'affaires en général qui en ont fait l'acquisition. En outre de

Deux Médailles d'Or

ils ont remporté les *Premiers Prix* partout où ils ont été exposés.

Coffres-Forts de seconde main acceptés en compte pour des neufs.

Bel assortiment de Coffres-Forts d'occasion provenant de diverses manufactures à vendre à très-bas prix.

ALFRED BENN,

Gérant à Montréal.

298 RUE ST. JACQUES.

L'EAU DE ST. LEON

EST le plus simple remède au monde et le plus efficace contre la DYSPEPSIE, la CONSTIPATION, le MAL DE TÊTE, etc., etc.

E. MASSICOTTE & FRÈRE,
217 rue Ste. Elisabeth, Montréal.

Téléphone, No. 810 A.

LE LEVAIN COMPRIMÉ

DE
FLEISCHMANN & CIE.

Est reconnu pour être sans égal.

En Vente partout.

**ENTREPOT GENERAL,
70, Rue St-Antoine, 70
MONTREAL.**

POELES DE CUISINE FRANÇAIS en fer forgé, les meilleurs sur le marché, adoptés par un grand nombre de pensionnats, de couvents, d'hospices et d'hôtels.

Installation d'appareils de chauffage pour édifices publics et résidences privées. Ouvrage garanti ; exécution prompte et soignée ; Prix raisonnables.

F. FROIDEVAUX,
264, Rue St. Laurent, Montréal.

A. BYARELLE

41 COTE ST-LAMBERT, 41
MONTREAL.

Chaussures de tous Genres

Faites sur Commande.

Satisfaction garantie.

BOIS DE SCIAGE.

A. Hurteau & Frere
92 rue Sanguinet, Montréal.

Bois de construction de toutes sortes, embouté et uni, lattes, bardeaux sciés et fendus. Prix très réduits.

A. BORITAILLE & CIE., importateurs d'épicerie, Liqueurs et provisions.—Specialité de Thé, Sirops et mélasses.—Commerce de gros. No. 123, Rue St. Paul, vis-à-vis le marché Bonsecours, Montréal.

Le **Mucilage** et la **Colle liquide** préparés par **EDWARD AULD,**

739 Rue Craig, Montréal,

devraient être dans tous les bureaux et dans toutes les familles.

Ils sont de qualité supérieure

Peinture Caoutchouc Lustrée,

protection contre le Feu et l'Eau.

Peintures de toutes sortes. — Ciment pour Couverture à 5 cents la livre.

A. A. WILSON & CIE.

IMPORTATEURS ET MANUFACTURIERS,

219 et 221 Rue St Paul et No. 8 Place Jacques-Cartier, Montréal.

BARRÉ & CIE.

FABRICANTS de VINS CANADIENS

186 et 188 rue Fortifications
MONTREAL.

F. X. CREVIER, Ferblantier et Plombier, 98 Rue St. Laurent, Montréal.—Coaveur en fer blanc, tôle galvanisée, ardoises et autres matériaux. Installation d'appareils de chauffage à l'eau chaude.—Tout ouvrage en tôle galvanisée exécuté d'après dessin.—Service prompt, prix modérés.

TOURTEAUX DE GRAINE DE LIN, concassés et moulus.—Aliment sans pareil pour remplacer le lait dans l'élevage des veaux et pour l'entretien des vaches laitières.—Demandez circulaires avec renseignements complets à

Wm. SCRIMGEOUR,
94, Rue des Enfants-Trouvés,
Montréal.

A. GAUDET & CIE, fabricants de CHAUS-SURES, 220, Rue Dorchester, en face de l'église St. Pierre, Montréal.

Ouvrage de pratique et réparation fait avec soin, promptitude et à bas prix.

IMPRESSIIONS GENERALES exécutées à l'imprimerie du "Pionnier Canadien" à des conditions particulièrement avantageuses pour les abonnés du journal et pour ceux qui annoncent dans ses colonnes.

WILLIS & Cie.

1824, RUE NOTRE-DAME, 1824

MONTREAL.

Agents des meilleurs facteurs d'Orgues et de Pianos du Canada et des Etats-Unis, ont seuls agents pour l'incomparable PIANO BAUS, de New-York, le roi des Pianos de nos jours, et la célèbre machine à coudre WANZER qui a remporté la médaille d'or.

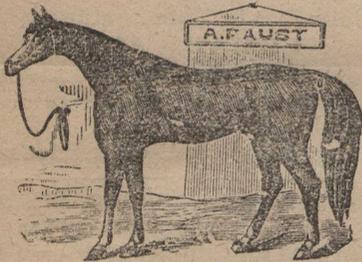
AGENTS DEMANDÉS.

W. M. EWING & CIE, marchands grainetiers, 142, Rue McGill, Montréal.

Semences de choix pour la grande culture et pour le jardinage.

Variétés nouvelles de blé, orge et avoine. Graines fourragères et Trèfles de toutes variétés. Farine de graine de lin.—Tourteaux de graine de lin moulus.

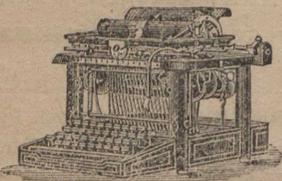
Demandez en un échantillon avec les prix. Le Catalogue illustré, en langue française est maintenant prêt et sera envoyé gratis à quiconque en fera la demande



LA TEINTURE EUPHORBIQUE

préparée par A. FAUST, Médecin Vétérinaire, guérit radicalement toutes sortes de boiteries telles que Eparvins, cercle d'os ou Ring bone. Prix de la bouteille, \$1.00.—Une circulaire explicative accompagne chaque bouteille.

A. FAUST, Médecin Vétérinaire, No. 64 Rue Lacroix, Montréal.



ÉCONOMIE DE TEMPS.

de 75 pour cent effectuée par l'emploi du "Standard Type Writer" sur le système ordinaire d'écriture.

Cette machine à écrire, de la plus grande simplicité, se comprend à première vue par n'importe qui. Elle est employée par des milliers d'hommes de professions, de marchands et de membres du clergé aux Etats-Unis et au Canada.

Le catalogue, renfermant de nombreux certificats, envoyé gratis sur demande.

J. O'FLAHERTY, Agent

33 RUE ST. NICOLAS, Montréal.

HORACE PEPIN, L.D.S., CHIRURGIEN-DENTISTE, 61 rue St. Gabriel, entre les rues Notre-Dame et St. Jacques, Montréal.

Loterie National de Colonisation

SOUS LE PATRONAGE DE

M. LE CURE A LABELLE,

AU PROFIT DE

L'œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec.

PREMIÈRE SÉRIE.

Le Billet : \$1.00.—Tirage : 20 Avril 1887.
552 lots d'une valeur total de \$25,000.00
Valeur du gros lot..... 5,000.00

DEUXIÈME SÉRIE.

Le Billet : 25 cents.—Tirage : 15 Juin 1887.
327 lots d'une valeur totale de \$7,500.
Valeur du gros Lot 1,000.

N. B. La liste officielle des numéros gagnants sera publiée dans le Pionnier Canadien immédiatement après chaque tirage.

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant de lui payer en argent le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.

Toute commande de billets doit être accompagnée du montant de leur valeur, avec cinq centimes en timbres poste, (Etats-Unis huit cents,) pour les frais de port et d'enregistrement de leur envoi.

Billets en Vente au Bureau du Pionnier Canadien, 35 Rue St. Jacques, Montréal.

Jusqu'à avis contraire, toute personne qui y achètera deux billets de première série de la Loterie Nationale de Colonisation aura droit à un abonnement d'un an au journal.

LES CÉLÈBRES BIÈRES DE LABATT'S et les VINS INDIGÈNES livrées à la consommation par la COMPAGNIE VILLE-MARIE, (autrefois l'épicerie de J. B. Richer) sont de QUALITÉ SUPÉRIEURE. Tel est le verdit unanime de tous ceux qui les connaissent, confirmé par le témoignage des chimistes les plus habiles qui en ont fait l'analyse.

Le but de la COMPAGNIE VILLE-MARIE étant de restreindre autant que possible le pernicieux usage des liqueurs alcooliques en mettant à la portée du consommateur une boisson agréable, hygiénique et réconfortante, le prix de ses produits est fixé aussi bas que le permet l'excellence de leur qualité.

Bureau et Entrepôts,

No. 556 Rue Lagachetière,

Montréal.

ORNEMENTS D'EGLISE.

FRECHON, LEFEBVRE & CIE.

1665 RUE NOTRE-DAME, 1665.

MONTREAL.

Vases sacrés, chandeliers, bronzes, chasublerie, statues, chemins de croix peints et en bas relief.

Spécialité de Soutanes sur mesure.

Vins de messe, huile d'olive, cierges.

O. M. LAVOIE

ARTISTE-DÉCORATEUR

NO. 1631 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Dernière Référence.

St. Cyprien, 7 janvier 1887.
Je certifie que M. O. M. Lavoie, qui a fait les décorations de mon église à St. Cyprien, a donné pleine et entière satisfaction. Mes syndics n'ont eu qu'à se féliciter de leurs rapports avec M. Lavoie qui s'est montré véritable artiste dans son genre de décoration.

En foi de quoi j'ai signé le présent certificat.

A. P. TASSÉ, P're. Cure.

BEAULIEU & ROCHON, Artistes-Décorateurs, 586 Rue Mignonne, Montréal.

Décoration d'Eglises, Chapelles, Autels, Statues et Bannières. Sculpture, Peinture, Dorure en tous genres.—Plans et estimations préparés sur demande.

DÉCORATION RELIGIEUSE.

Sculpture, Peinture, Dorure.—Exécution d'Autels, Chaires et Chemins de Croix.—Dessins, plans et estimations préparés sur demande.—Satisfaction garantie comme par le passé.

LUCIEN BENOIT

198 et 200 Rue Jacques-Cartier, En arrière de la Banque d'Épargne, de la Rue Ste Catherine MONTREAL.

HART, PREVOST & CIE

Fabricants de Lampes, Chandeliers et Candelabres

48 et 50 Rue Nazareth

MONTREAL.

Spécialité d'articles en Cuivre et en Bronze servant au décor des Eglises et aux besoins du Culte. Objets en plaqué (Argent, Nickel, etc.) Ouvriers habiles.—Matériaux de premier ordre.—Prix aussi bas que possible.

M. MOODY & F. LS, TERREBONNE, P. Q.

Fabricants de Machines et Instruments Aratoires: Moteurs et Machines à Battre de "Pitt".—Machines à Battre et à Vanner de "Gray".—Faneuses de Moody et Moissonneuses No. 3 de "Sawyer".—Rateaux automatiques et se déchargeant par levier.—Arraches-Patates et Romps à Blé d'Inde.—Semoir et Cultivateur combiné "Le Triomphe", etc., etc.

BUREAU A MONTREAL: 14 RUE CLAUDE. WM. McMULLAN, Agent.